

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES ILLUSTRÉ.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.Pour Abonnement : six Mois, \$1.00 ; un An, \$2.00.
Bureaux à Montréal : 10, Rue St. Vincent.

Avis de la Direction.

La direction de l'Écho s'occupe en ce moment de nouveaux arrangements pour la publication de cette Revue ; et en conséquence, si les abonnés éprouvent quelque retard dans la réception de notre prochain numéro, qu'ils n'en soient pas surpris. Ce ne sera, du reste, qu'un retard ; ils n'y perdront rien.

SOMMAIRE.—Chronique.—La neige.—Les grands Papes, (suite), par P. J. R.—Le chemin du bonheur, (suite).—Les Suites d'une adoption, (suite).—Le Mois de Marie Dissolte.

Chronique.

SOMMAIRE.—Réélection de l'hon. M. Fergusson Blair.—Nouveaux commissaires du Havre de Montréal.—Incendies à Québec.—Repas donnés aux pauvres et aux orphelins, par les Messieurs de la St. Vincent de Paul, à l'Hôtel-Dieu et chez les Sœurs-Grises.—Repas donné chez les sœurs de la Providence aux femmes et aux orphelins, par les Dames de Charité.—Réponse du St. Père au commandant des troupes françaises, le jour de l'an.—Nouveau ministère italien.—Léopold II, roi des Belges.—Insurrection en Espagne.

Le calme de la politique provinciale n'a pas été troublé, le moins du monde, par la retraite du Président du conseil des ministres, l'hon. M. Brown. Son successeur, l'hon. Fergusson-Blair, a été réélu par acclamation et sans aucun effort de cabale ; ce qui prouve que le grand chef *dear grit* n'entend pas faire une guerre d'extermination à ses anciens collègues.

La réorganisation de la commission du Havre de Montréal fait beaucoup plus de bruit dans le pays que ce changement de personnel survenu dans le Ministère canadien. Il y a quelques mois, l'hon. John Young, président des commissaires du Havre, avait prié le gouvernement d'accepter sa démission, alléguant qu'étant devenu insolvable, il ne pourrait plus continuer à remplir ses devoirs comme par le passé sans rémunération. Ses collègues l'engagèrent cependant à conserver sa charge jusqu'à ce que le creusement du chenal du lac St. Pierre fût effectué à la profondeur de 20 pieds. M. Young y consentit et demanda la per-

mission de retirer sa lettre de démission. Le gouvernement, n'ayant pris alors aucune décision sur le sujet, lui permit de reprendre son siège au Bureau des Commissaires.

Cependant, la semaine dernière, les journaux ministériels annoncèrent officiellement que la démission de M. Young avait été acceptée et que le gouvernement, en lui donnant un successeur, avait cru qu'il fallait aussi en donner à ses collègues, MM. Pratt et Cramp. Depuis, l'hon. Thomas Ryan et MM. A. M. Delisle et G. Stephen ont été nommés pour les remplacer.

M. Young et ses amis se plaignent fortement de ce procédé, et d'un autre côté, ceux qui voyaient d'un mauvais œil les plans gigantesques de ce monsieur, pour étendre le havre dans la direction de la Pointe St. Charles, et l'élévation des droits de quaiage que ces entreprises dispendieuses rendraient nécessaires, en exprimant hautement leur satisfaction.

Quelques jours plus tard, M. Young remettait devant le public son grand projet d'un canal à Caughnawaga pour relier la navigation du St. Laurent à celle du lac Champlain, et demandait le concours de la Chambre de commerce de Montréal en faveur de cette entreprise. Mais, comme un désappointement doit toujours être suivi d'un autre, ce corps important de notre cité ne lui refusa pas seulement le concours demandé, il repoussa énergiquement la proposition de ce monsieur. On dit même que cette décision de notre Chambre de commerce est le coup de grâce du canal de Caughnawaga.

Québec, notre ancienne capitale, a subi le malheur de deux incendies durant la dernière quinzaine, et une perte de valeurs estimées à plus de \$300,000. Nos bonnes sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal partagent dans cette perte totale au montant de \$12,000. Des magasins érigés pour une somme de \$20,000 sur le site de leur premier établissement d'éducation à Québec, rue St. Pierre, et dont le titre de concession leur vient de Mgr. de St. Valier, second évêque du

Canada, n'étaient assurés que pour \$8,000. Cette perte est une perte publique, puisque cette Institution ne vit que pour le bien public, et que toutes ses ressources sont consacrées au progrès de l'éducation de notre intéressante jeunesse.

Le mois de janvier est un mois de grandes jouissances et de grandes douleurs ; de grandes jouissances pour les favoris de la fortune, à tous les degrés, depuis l'opulence jusqu'à la médiocre aisance, et de grandes douleurs pour les malheureux dépourvus de toutes ressources pour lutter contre les rigueurs de la température et les exigences de la faim. Pour les premiers, c'est le temps des fêtes de familles, des amusements, des festins, des bons repas, etc. ; pour les seconds, c'est alors que sans feu et sans couverture, il leur faut laisser leurs réduits glacés pour aller supplier les âmes charitables de leur donner les uns un morceau de bois, les autres du pain, les autres une vieille harde, et enfin les choses indispensables pour sauver d'une mort terrible des enfants, des femmes et des vieillards qui périraient sans cela de froid et d'inanition. Comment donc empêcher que ces derniers ne voient d'un œil jaloux et même d'envie leurs voisins qui se réjouissent dans l'abondance, pendant qu'eux ils manquent de tout et périssent de froid ? C'est un pénible contraste bien capable d'attendrir le cœur le plus dur. Heureusement, nous avons ici une nombreuse classe d'hommes qui s'appliquent constamment à résoudre ce problème difficile, en se mettant en rapport avec ces malheureux, les visitant et leur donnant des secours pour adoucir quelque peu leurs souffrances. Ce sont les membres de la noble société de St. Vincent de Paul.

Pendant qu'on se donne des plaisirs dans le monde, les membres de cette société se sont souvenu qu'il y a, dans nos hopitaux et nos asiles de charité, des vieillards, des malades, des infirmes, des pauvres et des orphelins séparés par le malheur de la société des hommes. Depuis quelques années, ils ont la louable habitude de faire, avec le concours des bonnes sœurs hospitalières, les frais d'une fête de famille pour ces malheureux, et de leur donner, outre la jouissance d'un bon repas, les consolations qu'éprouve toujours une âme souffrante à la vue des sympathies évidentes qu'elle inspire. C'est le jour des Rois qu'on accomplit ce charitable devoir à l'Hotel-Dieu, et le jour du saint nom de Jésus, à l'Hopital-Général des Sœurs Grises. Les dignitaires ecclésiastiques accompagnent toujours les membres de la société de St. Vincent de Paul à ce festin des pauvres pour leur faire oublier un instant leur misère et le sentiment pénible qu'ils éprou-

vent sans cesse de se voir à charge à la charité publique. Il faut avoir assisté à une de ces pieuses cérémonies pour bien comprendre quel plaisir on ressent en faisant le service des tables occupées par les centaines de convives que les hospitalières entretiennent d'une année à l'autre. C'est pour eux une distraction, une agréable variété, un moment de bonheur que de se voir en contact avec des hommes du monde qui leur portent intérêt et qui les traitent comme des frères dans le malheur, à l'exemple des hommes de Dieu, et de ces anges de la terre qui leur apportent leur pain de chaque jour. C'est là qu'on peut juger du mérite de ces bonnes sœurs qui tiennent tant de salles et tant de cellules dans un état de propreté si remarquable. Quand on a pris part à cette petite fête, qu'on a pu causer quelque soulagement, quelque bonheur à des malheureux, on sent en soi-même un bien-être inexprimable, une douce satisfaction, effet certain de la prière ardente de la reconnaissance, récompense immédiate d'une bonne œuvre accomplie.

Cette année, les Dames de charité ont fait à la Providence, pour les femmes et les orphelines réfugiées dans cet asile, ce que fait tous les ans la société de St. Vincent de Paul pour les pauvres et les orphelins de l'Hotel-Dieu et des Sœurs Grises. Heureuses les âmes qui trouvent leurs plus grandes jouissances dans le soulagement des grandes infortunes !

Nous voyons avec plaisir qu'aux Trois-Rivières, à Joliette et à Sorel, les dames et les citoyens ont fait aussi des démonstrations charitables d'un autre genre, des bazars pour venir en aide aux sœurs de charité durant cette saison rigoureuse. Aux Trois-Rivières, l'un des orateurs de la soirée, M. le Grand-vicaire O. Caron, a rappelé avec bonheur que cette institution des sœurs de charité doit son origine au zèle ardent du grand St. Vincent de Paul. Qu'on nous pardonne donc si nous avons la présomption de suggérer aux bons citoyens et surtout aux jeunes gens de ces villes l'idée de fonder chez eux des conférences de la société de St. Vincent de Paul et de les agréger à la société générale, afin de rendre leur charité plus fructueuse encore et plus méritoire.

On écrit de Rome au journal l'Union :

Voici le texte de la réponse du Pape au commandant des troupes françaises, le jour de l'an, texte que je crois parfaitement exact :

Monsieur le général,

“ Je reçois toujours avec des sentiments de gratitude, d'affection et d'amour les vœux et les témoignages de dévouement que vous m'apportez à pu-

reille époque au nom de votre armée. J'y réponds par ma bénédiction et mes remerciements.

«Si, les années précédentes, cette bénédiction partait du fond de mon cœur, ne doit-elle pas cette fois être encore plus tendre et plus paternelle ? On me dit et on me répète sans cesse que vous devez partir dans le courant de l'année ; aussi, dans cette circonstance solennelle, je veux vous donner une bénédiction plus large et plus abondante, et en même temps y joindre l'expression de ma reconnaissance et de mon estime.

«Laissez-moi vous citer et vous appliquer, en les modifiant, les paroles du grand apôtre, de l'apôtre saint Paul : *Ego scio quoniam intrabunt post discessum vestrum lupi rapaces non parcentes gregi* : Je sais qu'après votre départ je serai avec mon peuple, abandonné aux bêtes féroces ; mais je ne crains rien pour moi et je me remets entre les mains de Dieu.

«Lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, avant de monter au Golgotha, vint à Gethsémani, il pria et invoqua son Père qui lui envoya son ange pour le consoler dans son angoisse ; mais moi, que suis-je auprès de Notre-Seigneur ? Je l'imiterai du moins en priant et en attendant comme lui dans la prière le sort qui m'est réservé. Je prierai pour la France, pour la famille impériale, pour ces millions de catholiques répandus sur toutes les parties du monde, et plus particulièrement pour cette malheureuse Italie en proie à la misère et à l'impiété.

«Mais je sens que je me laisse entraîner loin de mon sujet. Je m'arrête et je termine en appelant sur vous la bénédiction de Dieu, pour qu'il vous donne la sagesse et celle du Saint-Esprit, pour qu'il vous inspire la concorde et la charité. Aimons-nous les uns les autres : c'est dans ces sentiments que je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.»

Tandis que l'admirable énergie déployée par les troupes pontificales contre le brigandage amène la reddition successive des principaux chefs de bande, le ministère italien parvient difficilement à se compléter et pour fournir sans doute une carrière de bien courte durée. Voici la composition définitive de ce ministère qui a dû prêter serment le 3 janvier entre les mains de Victor-Emmanuel : MM. le maréchal de La Marmora, président du conseil et affaires étrangères ; Chiaves, intérieur ; Jacini, travaux publics ; Scialoja, finances ; del Difulco, grâce et justice ; le général Pettinego, guerre ; Angioletti, marine ; Berti, instruction publique, et par interim, agriculture et commerce.

On pense que M. Scialoja maintiendra les pro-

jets financiers de M. Sella, en se réservant de faire des économies plus considérables sur les budgets de la guerre et de la marine.

Déjà le ministre de la guerre a ordonné de suspendre jusqu'à nouvel ordre les opérations militaires pour 1866.

Les nouvelles élections de ballottage qui ont eu lieu attestent la confusion qui règne dans les esprits en Italie, et n'ont pas modifié la force respective des partis et leur attitude.

A peine remise des émotions patriotiques de ces derniers jours, la Belgique va de nouveau tourner ses regards vers l'avenir, et après avoir salué l'aurore du règne qui commence, elle va, avec une anxiété bien justifiée par les circonstances, commenter chacune des démarches de son second Souverain, pour y chercher le secret de ses destinées. L'heure des démonstrations nationales et des cérémonies officielles est passée. La politique va reprendre ses droits. On sait que dans un gouvernement constitutionnel comme celui de la Belgique, il est d'usage que les ministres offrent leur démission à l'avènement d'un nouveau souverain. Cette démarche a été faite après la cérémonie d'inauguration, et Léopold II y a répondu en déclarant qu'il voulait maintenir dans leurs positions les conseillers de son père. Est-ce à la condition, comme on a le droit de l'espérer, que les lois de défiance et d'hostilité contre les catholiques soient écartées ?

Quel que soit l'avenir réservé à la Belgique, il est du devoir de la presse consciencieuse de venger les catholiques belges, que certaines feuilles libérales ne craignent pas de représenter comme des traîtres prêts à vendre au premier venu l'indépendance et l'autonomie de leur pays. Lors de sa réception par le roi, M. de Gerlache, premier président de la cour de cassation, a prononcé un discours empreint du patriotisme le plus pur. Le *Temps* lui-même, malgré ses prétentions protestantes, n'hésite point à déclarer qu'on a « calomnié le parti catholique en prétendant que, dans telle situation donnée, il serait prêt à livrer le pays à l'étranger » ; et après avoir cité les paroles de M. de Gerlache, il ajoute que « le langage des journaux catholiques est unanimement et honorablement d'accord avec elles. »

La reine d'Espagne, contrairement à ce qu'on avait annoncé, est rentrée à Madrid et y a ouvert les Cortès le 28 décembre. D'après le télégraphe Stefani, Sa Majesté aurait dit dans son discours : « Des motifs divers, basés sur les intérêts et sur les sentiments permanents de la nation espagnole, m'ont induite à reconnaître le royaume d'Italie.

Cet acte n'a d'ailleurs affaibli en rien mes sentiments, mon profond respect, ma cordiale affection pour le Père commun des fidèles, et n'a point ébranlé ma ferme résolution de veiller sur les droits du Saint-Siège."

Le 8 janvier, le Souverain-Pontife a tenu un consistoire secret, où il n'a prononcé aucune allocution, mais dans lequel il a nommé un patriarche, trois archevêques et douze évêques, dont cinq *in partibus infidelium*. Mgr. Ledochowski, nonce à Bruxelles, a été appelé à l'archevêché de Posen, et l'évêque d'Osnabrück à l'archevêché de Cologne.

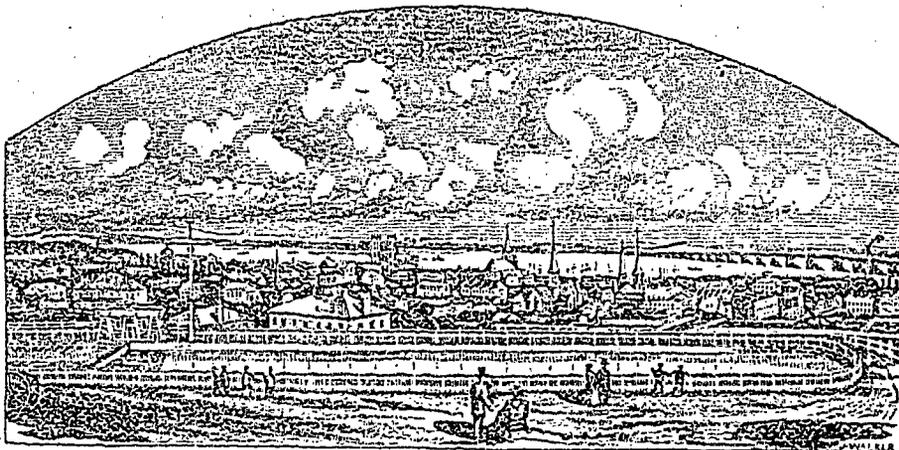
Malgré les assurances réitérées du gouvernement de Madrid, l'insurrection espagnole ne paraît nullement toucher à son terme.

Les insurgés, commandés par le général Prim, étaient, le 8 janvier, à Urda, dans la nouvelle Castille. Il paraît que le conseil des ministres aurait proposé sa dégradation, et que la reine aurait sanctionné cette décision. Le congrès des députés a offert à la Reine son appui.

Le maréchal O'Donnell a fait l'aveu suivant au Sénat :

" Les troupes fidèles, dit-il, n'ont pas pu battre les insurgés, parce qu'elles n'avaient ni la force matérielle ni la force morale nécessaires."

Des mouvements sérieux ont eu lieu à Valence, à Saragosse, à Barcelone. Des bandes armées se sont montrées, dit-on, entre Saragosse et Calatayud, et aussi près de Reuss, en Catalogne.



VUE DE MONTRÉAL.

LA NEIGE.

ARTICLE PREMIER.

(Ecrit spécialement pour l'Echo.)

Victoire complète sur toute la ligne. — L'homme machine à neige. — Où le blanc est noir. — Ecole pour les artistes. — Comment la neige est blanche. — Neige rouge et neige verte.

Ce n'est pas sans combat que la neige a pu, cette année, s'emparer du sol canadien. On eut dit qu'une lutte extraordinaire s'était engagée entre elle et l'astre radieux. Lors de sa première apparition, elle n'avait pas encore touché terre que déjà elle était réduite en fumée. Quelque temps après, on la vit reparaître en rangs serrés et profonds; l'avantage, cette fois, lui resta, mais son succès fut de courte durée, car elle fut bientôt obligée de plier devant le feu de son adversaire. La plus grande partie de décembre ne fut ainsi qu'une alternative de victoires et de défaites. Enfin le soleil ayant été obligé de descendre bien loin vers le sud pour faire sa visite accoutumée au tropique du capricorne, la neige profita de son absence pour établir solidement ses quartiers d'hiver, et la voilà maintenant qui règne en souveraine.

Profitions de sa présence pour l'étudier. Son origine,

ses formes multiples, sa distribution dans notre pays et les autres régions du globe; son influence sur les productions du sol, la formation des glaciers, les voyages et la chasse à travers son empire: voilà bien des sujets dignes d'attirer notre attention et capables d'éveiller notre curiosité. J'espère aussi qu'ils nous fourniront l'occasion d'admirer de plus en plus la puissance et la sagesse de l'Auteur de l'univers, de Celui qui donne la neige semblable à la laine et la soulève ensuite en tourbillons qui paraissent comme un nuage de poussière: *Qui dat nivem sicut lanam et nebulam sicut cinerem spargit.*

* * *

La neige est due, aussi bien que la pluie, à un abaissement de température dans les couches de l'atmosphère.

Lorsque la vapeur d'eau que l'air contient toujours en quantités plus ou moins grandes vient à se refroidir considérablement, elle se condense, passe à l'état solide et son poids l'entraîne alors vers la terre: c'est la neige qui tombe.

Il existe en Hongrie une machine célèbre au moyen de laquelle on peut produire la neige à volonté. Dans cette machine se trouve de l'air fortement comprimé; lorsqu'on ouvre un robinet pour permettre à l'air de

s'échapper, celui-ci se dilate subitement en devenant libre et, par suite, éprouve un refroidissement tel que la vapeur d'eau qu'il contenait se change en pluie de neige.

Un fait non moins curieux a été relaté par des pêcheurs qui passèrent l'hiver à la Nouvelle-Zemble, il y a quelques années. Après avoir été longtemps renfermés dans leur cabane, ils en ouvrirent la fenêtre, et l'air froid qui y pénétra condensa tout-à-coup les vapeurs chaudes contenues dans la cabane; ces vapeurs tombèrent en neige sur le plancher.

Des phénomènes analogues se passent journellement sous nos yeux. Voyez ce brouillard épais, blanchâtre, qui s'échappe de la poitrine des hommes et des animaux exposés à un froid très-vif: c'est de la neige. L'air qui pénètre dans les poumons en sort chargé de vapeurs et ces vapeurs se congèlent au contact de l'atmosphère.

Ne cherchez pas à reconnaître la forme des particules de neige que vous avez sous les yeux: elles sont si petites que vous auriez besoin, pour cela, du secours d'un microscope. Mais, attendez quelques instants... elles vont se déposer les unes dessus des autres, former de petites agglomérations, et alors vous pourrez les contempler tout à votre aise.

Telle est l'origine des frimats qui se déposent sur les épaules de nos coursiers; telle est la cause qui rend grisonnante, en cette saison, la moustache de nos promeneurs barbus.

Quand la neige prend naissance dans les couches atmosphériques qui avoisinent la terre, elle forme, comme dans l'exemple cité précédemment, une espèce de poussière ou de poudre grenue que l'œil a de la peine à distinguer quoiqu'il soit visible qu'elle trouble considérablement la transparence de l'air. Il n'en est plus ainsi lorsqu'elle vient de régions élevées. Les particules neigeuses ayant alors un long espace à parcourir avant d'arriver à terre, elles courent mille chances de se heurter les unes contre les autres, et comme d'ailleurs elles ont une grande tendance à se souder les unes aux autres, elles finissent par se réunir en masses assez considérables. Delà les flocons de neige avec lesquels nous aurons bientôt à faire plus ample connaissance.

Levons auparavant une difficulté qui a pu surgir dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs.

S'il est vrai que la neige soit due à un abaissement de température dans l'atmosphère, pourquoi ne neige-t-il jamais par les grands froids? pourquoi, au contraire, une température douce et un ciel chargé de nuages sont-ils, en hiver, l'indice presque certain qu'elle va bientôt tomber?

Je ferai remarquer tout d'abord que l'objection ainsi posée n'a de valeur que pour nos climats. Dans les régions arctiques, le froid est toujours très-intense et pourtant il neige beaucoup. De plus, la chute de la neige ne suppose pas nécessairement un ciel couvert de nuages, car elle a souvent lieu, du moins vers le nord, par un temps serein. Ces réserves faites, je répondrai que s'il neige peu quand il fait bien froid, c'est parce que, dans de telles circonstances, l'air est généralement sec et ne peut d'ailleurs recevoir qu'une faible quantité de vapeur d'eau. Pour qu'il y ait formation de neige, il faut qu'une masse d'air chaud, contenant beaucoup

de vapeur, soit transportée par les courants dans un milieu dont la température soit inférieure à zéro degré. C'est ce que font très-bien comprendre les exemples que nous avons cités plus haut.

Quant à l'élévation de température qui précède la chute de neige, loin d'être la cause de la formation de cette dernière, elle n'en est, au contraire, que la conséquence.

C'est un fait bien connu des physiiciens qu'un corps ne peut jamais passer de l'état gazeux à l'état liquide ou solide sans émettre une somme plus ou moins grande de chaleur. Or, nous voyons ici de la vapeur d'eau prendre successivement l'état liquide et l'état solide, devenir eau, puis glace; il est donc évident qu'il y a de la chaleur dégagée. Cherchons-en la mesure: nous pouvons la donner avec une approximation suffisante, grâce à l'étude approfondie qui a été faite de ce phénomène, par un grand nombre de savants. D'après Silliman, le calorique latent de la vapeur, à la température ordinaire, est de 1067 degrés Fahrenheit; celui de l'eau est de 142°, en tout 1209°. En partant de ces données, on voit que chaque livre de vapeur qui se convertit en neige laisse passer à l'état libre 1209° de chaleur latente, ou, en d'autres termes, assez de chaleur pour élever d'un degré la température de 1209 livres d'eau. C'est plus qu'il n'en faut pour faire bouillir 6 livres d'eau froide.

Comptez maintenant le nombre de livres de neige qui tombent durant une bourrasque et calculez, si vous le pouvez, l'énorme quantité de chaleur que la formation de cette neige a dû lancer à travers les espaces célestes! Quand il ne nous en arriverait qu'une faible partie, ne serait-elle pas suffisante pour produire des effets très-sensibles?

Il ne faut donc plus s'étonner que le temps soit généralement doux lorsqu'il va neiger.

Je reviens aux flocons que nous avons laissés au moment où ils venaient de se former dans les régions élevées de l'atmosphère et qu'ils commençaient à frapper nos yeux.

C'est un beau spectacle que celui de leur chute et il ne pourrait manquer d'impressionner vivement celui qui en serait témoin pour la première fois. Écoutons la description que nous en a faite un poète:

La neige au gré des vents comme une épaisse laine
Voultige à gros flocons, tombe, couvre la plaine,
Déguise la hauteur des chênes, des ormeaux,
Et confond les valons, les chemins, les rameaux.

(BOUCHER.)

La comparaison des flocons de neige avec une épaisse laine n'est juste qu'autant qu'on les observe près de terre. Vus à une plus grande élévation, ils paraissent noirs et nous rappellent bien mieux un essaim d'abeilles que la laine. Il est facile, au reste, de comprendre pourquoi il en est ainsi: les flocons sont peu transparents et ne peuvent être vus, à la hauteur où nous les supposons, qu'en vertu de la lumière que la terre leur envoie et qu'ils nous réfléchissent; mais la lumière ainsi réfléchie est nécessairement très-faible et ne peut pas suffisamment impressionner la rétine de notre œil. C'est pourquoi nous ne les apercevons, pour ainsi dire, que d'une manière négative et en tant qu'ils forment des taches dans l'air.

On a dû remarquer la lenteur grave et majestueuse avec laquelle les flocons de neige descendent par un

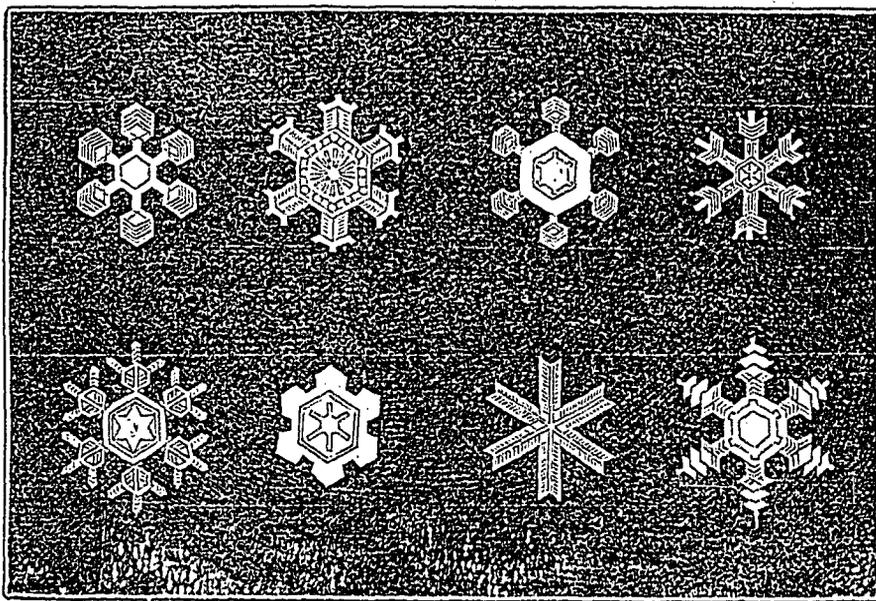
temps calme. Cet effet tient uniquement à leur peu de densité. Une grande quantité d'air se trouve emprisonnée dans le réseau de leurs mailles et ils ont un volume énorme relativement à celui qu'on pourrait leur faire prendre en les comprimant. Mais dire que sous une faible masse ils occupent beaucoup d'espace, c'est dire qu'ils perdent beaucoup de leur poids et qu'ils doivent, en vertu des lois de l'aérostatique, descendre très-lentement.—Ce fait entraîne une autre conséquence, c'est que les flocons dont nous parlons doivent être extrêmement mobiles et céder à la moindre force qui les sollicitera. C'est pourquoi le poète cité plus haut a eu raison de dire qu'ils *voltigent au gré des vents*. Au moindre soufle, on les voit tourbillonner, se porter à droite, à gauche, ou remonter dans les airs. Et lorsque le courant devient plus fort et plus rapide, ils s'alignent en files parallèles, commencent une course vertigineuse et vont frapper droit au but vers lequel ils sont poussés : on dirait une phalange guerrière que l'ardeur du combat entraîne contre l'ennemi.

* * *

Il ne fait beau voir la neige fouettée par le vent qu'à travers les croisées d'une chambre bien chaude. A quoi bon d'ailleurs aller la considérer de plus près? Les choes sans nombre qu'elle a reçus ont dû lui faire perdre en grande partie sa structure normale.

Mais si l'air est calme ; si, de plus, le temps est assez froid pour qu'en arrivant à vous la neige n'ait pas subi un commencement de fusion, hâtez-vous de sortir et allez contempler des magnificences qui surpassent tout ce qu'on admire dans les chefs-d'œuvre de l'art. Vous comprenez qu'il s'agit ici des cristaux de la neige.

Les molécules d'eau, après s'être solidifiées, ne se groupent pas au hasard. Pourvu que nulle force perturbatrice ne les empêche d'obéir aux lois qui les régissent, elles prennent une forme parfaitement régulière, celle d'un prisme allongé à six faces. Il est facile de s'en assurer en recevant la neige sur un support de couleur noire et en l'examinant au moyen d'une bonne loupe. Ces cristaux élémentaires qui sont à eux seuls une merveille, peuvent se réunir sous des angles de 30, 60 ou 120 degrés et donner ainsi naissance à une multitude de figures souvent compliquées, mais toujours d'une régularité parfaite et d'une beauté inimitable. Le docteur Scoresby, qui a étudié ce phénomène avec le plus grand soin dans son voyage au pôle Nord, nous a décrit et dessiné quatre-vingt-seize variétés de ces cristaux. La figure ci-dessous nous montre celles qui se rencontrent le plus souvent. J'ai pu maintes fois les observer moi-même en Canada.



NEIGE ET GRÉSIL OBSERVÉS AU MICROSCOPE.

Les floraisons de glace qui se forment, en hiver, sur les vitres de nos appartements ont trop de rapport avec les cristaux de la neige pour que nous puissions nous dispenser d'en parler ici.

On ne connaît pas au juste la cause qui leur donne des contours si pittoresques. On soupçonne que la forme des fleurs et celle des courbes dépendent en partie des veines presque invisibles qui sillonnent la surface du verre et en partie des traces qu'on y a laissées en les nettoyant. Nous devons une description très-

exacte de ces floraisons à M. Pascalis. Ce savant a constaté qu'elles prennent huit formes différentes.

La 1^{ère}, lorsque le froid ne sévit pas trop fort, ressemble à un treillis. Ce treillis se compose de lignes horizontales et verticales traversées par des lignes obliques entrelacées ensemble et formées par de petites étoiles de glace dont l'un des rayons plus long sert à unir une étoile à l'autre. Observé à une petite distance, il ressemble à un amas de branches de sapin.

Dans la 2^{ème} catégorie, les étoiles représentent une broderie feuillagée.

Dans la 3ème, les broderies prennent une forme plumacée arborescente.

Dans la 4ème, la forme dendroïdique ou à rameau très-variée, très-élégante et plus grande que les précédentes. Souvent les branches se terminent par un petit dessin de dentelle feuillacée ou plumacée.

La 5ème qu'on ne voit que par un degré très-bas de température, affecte la figure palmifère et parfois les feuilles ressemblent à celles de l'achante.

Dans la 6ème forme, le dessin arborescent représente des rameaux très-élégants, sans feuilles et entrelacés ensemble comme des sarments.

La 7ème consiste en une espèce de plante ayant l'apparence de tronçons de chou.

Enfin la dernière, qu'on aperçoit seulement sur les vitres des appartements non chauffés, consiste en une couche de neige blanchâtre, épaisse, opaque, sans aucune forme.

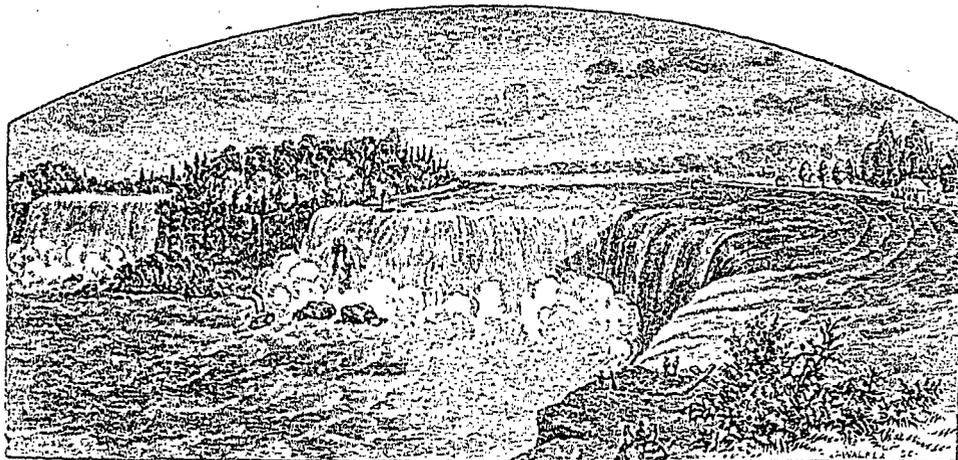
* * *

Il ne me reste, pour terminer la description de la neige, qu'à parler de sa couleur.

Tout le monde connaît sa blancheur proverbiale. "Seigneur, s'écriait un roi pénitent, lavez-moi de mes

iniquités et je deviendrai plus blanc que la neige." Ce que l'on sait moins, à coup sûr, c'est la raison de cette blancheur. N'est-il pas étrange, en effet, que la neige soit blanche tandis que l'eau d'où elle provient est parfaitement limpide, tandis que la glace, dont la nature est la même que la sienne, est complètement incolore ?

Quelques physiiciens expliquent ce phénomène par les réflexions successives que la lumière subit sur les facettes des cristaux. D'autres l'attribuent à l'air interposé entre les particules de la neige. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable qu'une foule d'autres faits naturels du même genre ne sauraient être expliqués sans elle. Voyez l'albumine des œufs ; elle est parfaitement diaphane, mais si vous l'agitez pour la mélanger avec l'air, elle devient blanche aussitôt. Il en sera de même de la glace si vous la pulvérisez. L'eau de nos fleuves bouillonne sous le choc d'un vent violent ou d'un bateau à vapeur. Mais un spectacle bien autrement saisissant est celui que présente l'eau dans les grandes chutes comme celles de Montmorency et de Niagara. Avant d'atteindre le gouffre où elle se précipite, on la voit se diviser en gouttelettes extrêmement fines et former un nuage blanc que l'on prendrait volontiers pour un tourbillon de neige.



CHUTE DE NIAGARA.

La neige est blanche parcequ'elle contient de l'air. Mais comment l'air peut-il la rendre opaque ? Si vous m'adressez cette question, je serai obligé avec beaucoup d'autres, je pense, d'avouer humblement mon ignorance. Je n'ai fait que reculer la difficulté, elle se présente sous une autre forme. De quels mystères l'homme ne se trouve-t-il pas entouré sur cette terre ?

Peut-être serai-je plus heureux en vous expliquant pourquoi il y a de la neige rouge et de la neige verte. De la neige rouge ! de la neige verte ! dira quelqu'un, mais est-ce que pareille chose s'est jamais vue ? Indubitablement : lisez plutôt ce qui suit :

MM. Bravais et Martins ayant débarqué au Spitzborg le 25 juillet 1836, s'aperçurent, en traversant un champ de neige, que l'empreinte de leurs pas y laissait une marque verte. La surface même de la neige était blanche, mais à quelques pouces au-dessous, il semblait qu'on l'eût arrosée avec un liquide vert.

La neige rouge est assez commune. Il en tomba

sur divers points de l'Italie, le 15 avril 1816. De Saussure en a rencontré sur les Alpes. Ramond, dans les Pyrénées, et le capitaine Ross à la baie de Baffin. En 1851, le docteur Pitschner, dans son ascension au mont Blanc, a rencontré au bord d'un ruisseau, une longue traînée rougeâtre qui figurait assez bien, au premier abord, des traces de sang et qui n'était autre chose que de la neige rouge.

Cette neige rouge ne se montre jamais plus bas qu'à 6000 pieds au dessus du niveau de la mer. Dans le premier moment de son apparition, elle est d'un rouge vif qui va s'affaiblissant graduellement à mesure qu'elle subit l'influence du temps et qu'elle s'éloigne davantage de la date de son apparition. On la trouve tantôt par plaques irrégulières plus ou moins étendues en surface, tantôt sous forme de longs rubans comme nous le disions tout à l'heure.

On peut trouver beaucoup d'autres détails sur cet

intéressant phénomène dans la *Revue Savoisienne* de 1862.

Quelle est la nature de la neige rouge ?—De Saussure, qui l'a étudiée le premier, attribuait sa coloration à des matières végétales qu'il suggérait être le pollen de quelque plante inconnue. Plus tard, trois botanistes anglais de grand mérite : Brown, Bancr et Hooker, se sont accordés à regarder cette matière comme composée d'une multitude de champignons microscopiques. Scuttleworth, d'après des recherches faites en 1839, a cru reconnaître dans la neige rouge l'existence simultanée de plusieurs animales et de deux plantes cryptogamiques. Il a trouvé que la coloration de la neige rouge peut se dédoubler d'une part en rouge vif presque couleur de sang, et d'autre part en un rouge opaque de couleur un peu grisâtre.

Les deux plantes, si vous tenez à savoir leur nom, sont le *Protococcus nivalis* et le *Protococcus nebulosus*, formés l'un et l'autre d'un seul utricule dans lequel sont renfermées des granulations rouges.

Les animalcules appartiennent à plusieurs genres différents ; les plus communs sont : l'*Astasia nivalis* et le *Gigas sanguineus*. Agazzis en a reconnu un très-grand nombre qui avaient échappé aux recherches faites précédemment.

En résumé, la couleur rouge de la neige n'est ni purement végétale, ni purement animale : elle est tout cela à la fois.

(A continuer.)

UN ABONNÉ.

Les Grands Papes.

(Ecrit spécialement pour l'*Echo*.)

SAINT PIERRE.

II

LE PREMIER ACTE DU PONTIFICAT DE SAINT PIERRE.

—LA CONSCIENCE HUMAINE.—MEURS PRIMITIVES.
—LE MENSONGE FOUROYÉ.—LA PERSÉCUTION.—
L'HÉRÉSIE.—LES GENTILS.—LE SYMBOLE.—ANTIQUE.
—LA MÉTHODE APOSTOLIQUE.

Après l'Ascension, les Disciples, au nombre d'environ cent vingt, se renfermèrent dans le Cénacle avec Marie, mère de Jésus, et quelques saintes femmes ; ils y persévérèrent dix jours dans la prière, attendant la venue de l'Esprit-Saint.

Dès les premiers jours, Pierre proposa d'élire un successeur au traître Judas. Mathias fut désigné par le sort, et les Apôtres se trouvèrent douze selon le nombre des tribus d'Israël. Cet acte est le premier du pontificat de Saint Pierre, et la preuve que dès lors il agissait et était considéré comme chef de l'Eglise dont le Cénacle allait devenir le berceau.

On était au jour de la Pentecôte, fête instituée en souvenir de la loi donnée sur le Sinaï au milieu des foudres et des éclairs ; il pouvait être neuf heures ; la sainte assemblée était encore en prière, et tout à coup un grand bruit éclate dans les airs, comme celui d'un vent impétueux et violent.

Il remplit toute la maison et au même instant, des langues de feu brillent de toutes parts et se divisent sur la tête des assistants. Ils sont tous remplis de l'Esprit-Saint et se mettent à parler diverses langues. " C'était

le miracle renversé de la tour de Babel. Le premier miracle avait amené la dispersion des hommes et la formation des divers empires ; le second allait réunir tous les hommes dans la même foi et dans le même berceau." (1)

Les Juifs et les prosélytes, venus de tous les points du monde à Jérusalem pour la fête, au bruit de ce qui se passait, accourent au Cénacle ; leur étonnement est extrême en entendant les Apôtres parler toutes les langues à la fois, et ils se disent entre eux :

" Que veut dire ceci ? "

Les ralleurs répondent : " Ils sont ivres et pleins de vin nouveau. "

Mais Pierre se lève et fait entendre sa voix : il leur apprend que ni lui ni ses compagnons ne sont ivres, que ce qu'ils voient n'est que l'accomplissement de la prophétie de Joël : " Dans les derniers temps, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront. "

Et leur rappelant les vertus et les miracles de Jésus qu'ils avaient crucifié et que la puissance divine avait ressuscité, il les touchent si vivement que trois mille environ se rendent à cette prédication du Chef des Apôtres, auquel il était destiné de recevoir au baptême les prémices de la Synagogue et de la gentilité.

Le Sauveur avait promis à ses Apôtres qu'ils opéreraient des prodiges éclatants et nombreux ; Pierre fut encore le premier à vérifier cette promesse.

Dans l'origine, les chrétiens ne se séparèrent pas entièrement des Juifs ; la loi nouvelle n'était en effet que l'accomplissement de l'ancienne ; et entre autres usages, ils avaient conservé celui de se rendre au temple, aux heures accoutumées de la prière, tout en se tenant à l'écart de la foule.

Un jour que Pierre et Jean montaient au temple, un boiteux de naissance, placé à la porte, leur demanda l'aumône.

Pierre, aussi pauvre que l'avait été son Maître, se tournant vers l'estropié, lui dit :

" Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. "

Il lui tendit la main, et le boiteux se levant, se mit à sauter et à bénir le Seigneur. Le peuple dans l'admiration s'attoupa autour des Apôtres, Pierre lui adressa la parole, et cinq mille se convertirent.

Cet éclat éveilla la jalousie des princes de la nation, et les Apôtres furent traduits au conseil.

" Par quelle puissance, leur dit-on, et au nom de qui avez-vous fait cette action ? "

" Au nom de Jésus que vous avez crucifié, " répondit Pierre, rempli de la force de l'Esprit-Saint.

Une réponse si énergique, donnée par un pauvre pêcheur, déconcerta le conseil ; le miracle était évident, le peuple dans l'enthousiasme ; on se contenta de leur interdire avec menaces de prêcher au nom de Jésus.

Les Apôtres répondirent : " Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu ; pour nous, nous ne pouvons pas ne point parler des choses que nous avons entendues. "

" Ces paroles courageuses annonçaient au monde que la conscience humaine allait retrouver sa dignité ; que l'homme n'obéirait plus désormais à l'homme en tant

(1) Chantrel : Hist. Pop. des Papes.

qu'homme, mais en tant qu'il serait revêtu de l'autorité de Dieu, et que par conséquent toute loi contraire à la loi de Dieu serait nulle pour la conscience: c'était la fin de la tyrannie." (1)

Cet événement donna de l'assurance aux fidèles dont le nombre croissait chaque jour par la prédication des Apôtres. Cette multitude n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Afin d'effacer toute différence de fortune, ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, qui les distribuaient à chacun selon ses besoins, on sorte qu'il n'y avait pas de pauvres parmi eux.

Chaque jour ils s'assemblaient dans des maisons particulières pour y prier, y lire et expliquer les Saintes Écritures, pour y participer à la divine Eucharistie. Ils ne se séparaient pas sans s'être assis à une table commune afin d'y prendre les repas pleins de frugalité, de joie sainte, de simplicité et de modestie, que la charité qui y régnait a fait nommer Agapes. Leur ferveur était encore soutenue par les dons surnaturels de prophéties, des langues et d'interprétation qui se manifestaient dans un grand nombre. Telle était la vie angélique des premiers enfants de cette céleste Église de Jérusalem qui fera toujours l'admiration des siècles.

L'ennemi de tout bien ne tarda pas à semer l'ivraie dans le champ du Père de famille: les scandales vinrent avec le grand nombre, et le Chef de l'Église dû t tirer le glaive de l'autorité que le Dieu de Justice avait déposé entre ses mains.

Parmi ceux qui s'étaient obligés à déposer leur fortune aux pieds des Apôtres se trouvait un nommé Ananie, et sa femme appelée Saphire. Ils vendirent leur champ, et de concert ils retinrent une partie du prix, puis Ananie apporta le reste aux Apôtres. Mais Pierre lui dit:

"Ananie, pourquoi satan vous a-t-il tenté de mentir au Saint-Esprit, et de frauder sur le prix de votre champ? Ce champ n'était-il pas à vous, si vous le gardiez; le prix ne vous demeurait-il pas en entier, si vous le vendiez? Pourquoi avoir conçu ce dessein dans votre cœur? Ce n'est pas aux hommes, mais à Dieu que vous avez menti."

A cette foudroyante apostrophe, Ananie tombe comme frappé de l'éclair, et expire. Des jeunes gens enlèvent son cadavre et s'en vont l'inhumer.

Trois heures après, sa femme, ignorant ce qui s'était passé, entra dans l'assemblée; Pierre lui dit:

— Femme, dites-moi, avez-vous vendu votre champ pour ce prix?

— Oui, pour ce prix, répondit-elle.

— Pourquoi, reprit l'Apôtre, vous accorder à tenter l'Esprit du Seigneur? Voici les pieds de ceux qui ont ensorcelé votre mari, ils sont à la porte, ils vous attendent pour vous emporter.

Elle tombe et elle expira sur le champ: les jeunes gens la réunirent à son mari.

Ainsi, dès cette époque, les fidèles se croyaient obligés de contribuer de leurs biens à l'entretien du culte, du clergé et des pauvres. Cet événement répandit une grande terreur parmi les fidèles, fit grandir l'autorité du Pontife suprême, tandis que les conversions et les miracles nombreux lui conciliaient la vénération de l'Église. De tous côtés, en effet, on apportait des infirmes et des malades, on disposait leurs lits, le long des

rues et sur les places que traversait l'Apôtre; son ombre, en passant sur eux, les guérissait tandis que sa parole chassait les démons du corps des possédés et multipliait les conversions.

Les chrétiens devenant plus nombreux, l'administration de l'Église s'étendait en proportion. Pour les aider dans les détails du ministère, les Apôtres ordonnèrent sept Diacres dont le plus célèbre, saint Etienne, fut le premier des martyrs. Sa mort devint le signal d'une persécution générale. Les Apôtres arrêtés furent battus de verges en plein conseil, on voulait les mettre à mort. "Laissez-les faire, dit Gamaliel, si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même; si elle vient de Dieu, vous ne pourrez la détruire."

On renvoya les Apôtres en leur défendant de prêcher, ils se retirèrent joyeux d'avoir été humiliés pour le nom de Jésus.

* * *

La sagesse divine fit servir la malice des Juifs à l'exécution de ses desseins de miséricorde. Cédant à cette fureur, les fidèles se dispersèrent, et, avec eux, la semence de la foi commença à se répandre en dehors de Jérusalem, dans la Syrie et jusque dans les îles.

A Samarie, le diacre Philippe ayant fait de nombreuses conversions, St. Pierre et St. Jean s'y rendirent pour confirmer les néophytes, les Apôtres seuls ayant ce pouvoir en qualité d'évêques. Ils y rencontrèrent aussi Simon le magicien.

C'était un homme habile dans les lettres grecques, dévoré de la soif des applaudissements et de la gloire, doué d'un ensemble de qualités qui devaient en faire le premier des hérésiarques. Déjà il avait séduit par ses prestiges la crédulité populaire des Samaritains. Frappé plus que persuadé par la prédication de St. Philippe, il feignit de se convertir et demanda le baptême: et quand il vit les prodiges qu'opéraient les Apôtres par l'imposition des mains et le don de l'Esprit-Saint, il ambitionna le même pouvoir, et offrit pour l'obtenir de l'argent aux Apôtres.

St. Pierre le repoussa avec indignation. "Que ton argent, lui dit-il, périsse avec toi, puisque tu as cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent."

Ainsi fut condamnée la première hérésie, la *Simonie*, ou le trafic des choses saintes. Le magicien confondu apostasia, se fit le fauteur d'une nouvelle religion, mélange monstrueux de christianisme et de paganisme; il devint l'ennemi déclaré des chrétiens, et surtout de St. Pierre; nous verrons plus loin sa fin misérable.

Tant que dura la persécution, les Apôtres demeurèrent à Jérusalem, afin d'encourager les fidèles. Le calme rétabli, pasteur vigilant, St. Pierre se mit à visiter les nouvelles chrétientés, répandant partout des consolations et opérant des miracles. A Lydda, il guérit un paralytique au lit depuis huit ans; à Joppé, il ressuscita Tabitha et la rendit aux veuves éplorées dont elle était le soutien et la providence.

Pendant que l'Apôtre demeurait dans cette ville chez un corroyeur nommé Simon, Dieu lui montra, dans une vision miraculeuse, qu'il lui plaisait d'appeler les Gentils à la foi.

A quinze lieues au dessus de Joppé est la ville de Césarée. Là vivait un centurion de la légion Italique, nommé Cornille. Cet homme désabusé de la vanité

(1) Chantrel.

des idoles, adorait le vrai Dieu avec toute sa famille, donnait son temps à la prière et ses biens en aumônes. Un jour l'Ange du Seigneur se présenta à lui, l'appelant par son nom.

Le centurion effrayé répondit : "Seigneur, que voulez-vous de moi ?"

L'ange reprit : "Tes prières et tes aumônes sont montées jusqu'en la présence de Dieu, et il s'en est souvenu. Envoie donc quelques hommes à Joppé et fait venir un certain Simon surnommé Pierre, qui est logé chez un corroyeur, dans une maison qui est près de la mer, c'est lui qui te dira ce qu'il faut que tu fasses."

L'ange disparut, et sur ses indications, Corneille envoya à Joppé deux serviteurs et un soldat qui craignait Dieu. Lorsqu'ils frappèrent à la porte du corroyeur, Pierre méditait encore sur la vision qu'il avait eu le même jour et l'Esprit-Saint lui dit :

"Voici trois hommes qui te demandent, lève-toi, descend et pars sans hésiter, car c'est moi qui les envoie."

Pierre descendit vers eux, écouta leur récit, leur donna l'hospitalité pour la nuit, et le lendemain il partit avec eux et quelques frères de Joppé.

Le second jour ils entrèrent à Césarée ; le centurion les attendait avec sa famille, ses parents et ses amis ; en apercevant l'Apôtre il se prosterna devant lui ; Pierre le releva : "Levez-vous, lui dit-il, je ne suis qu'un homme tel que vous."

Il entra et se mit à leur prêcher Jésus-Christ. Pendant qu'il parlait, le miracle de la Pentecôte se renouvela sur les Gentils, et l'assemblée se mit à parler diverses langues : les Juifs présents en furent dans l'admiration, et Pierre s'écria : "Peut-on refuser l'eau du baptême à ceux qui ont déjà reçu le le Saint-Esprit."

Et tous furent baptisés au nom de Jésus-Christ, l'an 34 de l'ère chrétienne.

La nouvelle de cet événement surprit d'abord les Apôtres et les fidèles de Jérusalem ; mais lorsque Pierre leur en eut raconté toutes les circonstances, ils en glorifièrent le Seigneur en disant : "Dieu a donc aussi fait part aux Gentils de la pénitence qui mène à la vie."

Déjà la grâce avait terrassé Paul sur le chemin de Damas, et préparé à la Gentilité un infatigable Apôtre et un puissant défenseur.

La conversion des Gentils fit comprendre plus clairement aux Apôtres l'étendue de leur mission ; ils songèrent à se séparer et à se partager le monde ; mais, afin de conserver l'unité de doctrine et de donner aux fidèles de toutes nations un signe de ralliement, ils dressèrent avant leur départ de Jérusalem la formule de foi, connue sous le nom de *Symbole des Apôtres*.

"Jamais les grandes vérités de la Religion n'avaient été affirmées avec autant de netteté et d'assurance ; mais ce Symbole était une déclaration de guerre à toutes les fausses religions qui régnaient dans le monde. Partout dominait l'idolâtrie et la croyance à plusieurs dieux, et douze pauvres Juifs se proposaient de renverser ce trône du démon qui paraissait inébranlable. Un seul Dieu, guerre à tous les faux dieux ! Un Dieu créateur, guerre à tous les philosophes qui croyaient à l'éternité du monde ! un Dieu en trois personnes, mystère qui allait révolter la raison humaine ; un Dieu-Homme, né d'une Vierge, autre mystère non moins

redoutable que celui de la Rédemption ! Et quelles vérités terribles pour cette humanité plongée dans tous les désordres et ne songeant plus qu'à la vie présente ! Un jugement après la mort, la résurrection du corps et l'immortalité de l'âme ! Les Apôtres allaient donc se heurter contre toutes les difficultés, contre la raison, contre les passions, contre les préjugés, contre les habitudes, contre tous les vices et toutes les corruptions. Dire qu'ils sont sortis vainqueurs d'une pareille lutte, n'est-ce pas dire qu'ils étaient les envoyés de Dieu ?" (1)

A mesure que l'Eglise envahissait le monde, Pierre son Chef se rapprochait de Rome, et c'est vers ce temps que l'on place l'établissement de son siège à Antioche.

Antioche, surnommée la Grande, avait été fondée trois siècles avant Jésus-Christ, après la bataille d'Issus par Seleucus-Nicator, qui lui avait donné le nom de son père.

Son ciel pur, son climat enchanté, où l'hiver dure à peine quelques jours, où l'été ressemble à un printemps éternel, ses somptueux édifices étagés sur les coteaux qui bordent l'Oronte, sa campagne fécondée par quatre rivières, et couverte de bosquets odorants de citronniers, le voisinage de la mer et de Daphné aux belles eaux en faisaient un séjour délicieux. "On eût dit un coin de l'antique Eden oublié par la colère divine, embelli par le génie de l'homme." (2)

Capitale de la Syrie, sous les successeurs d'Alexandre, elle avait vu affluer toutes les merveilles de l'Asie dans le palais de ses rois. Depuis la conquête romaine elle était le siège de l'administration en Orient. César l'avait décoré du titre de Cité sainte et à jamais mémorable.

Juifs et Syriens se pressaient dans sa vaste enceinte, et les Hellènes plus nombreux conservaient, sous le ciel d'Asie, l'esprit, le caractère et le sang de la Grèce. Cette population, intelligente et avide de savoir, avait accueilli avec enthousiasme Paul et Barnabé venant lui annoncer les sublimes mystères de l'Evangile. Aussi dès son berceau l'Eglise d'Antioche fut florissante, elle ne compta presque que des prophètes, des Apôtres et des martyrs.

A part l'Eglise de Rome, nulle ne connut plus de saints parmi ses pontifes, et ne donna plus de martyrs.

Au temps de Chrysostôme sa campagne était couverte d'oratoires consacrés à leur mémoire et dépositaire de leurs reliques ; c'est ce que l'illustre orateur appelait le *Diadème de la Cité*.

Ce fut dans le plus beau quartier et le plus ancien que Saint Pierre établit son siège apostolique. La maison qui lui servit d'Eglise devint plus tard la basilique de la *Palée* que l'éloquence de Chrysostôme a rendue à jamais célèbre.

Dans le partage des Apôtres, Saint Pierre eut la mission spéciale de prêcher aux Juifs, comme Saint Paul eut celle de prêcher aux Gentils ; mais, selon les circonstances, ils prêchaient également et aux uns et aux autres : conservant toujours aux Juifs, malgré leur infidélité, la priorité et les égards dus à leur droit d'aïnesse.

Pour convaincre les Juifs, ils en appelaient surtout à l'autorité de la loi et des prophètes. Contre les Gentils ils s'attachaient à démontrer par des raisons simples, la

(1) Chantrel.

(2) L'abbé Martin, Vie de St. J. Chrys.

vanité des idoles, se servant au besoin de l'autorité de leurs vieilles traditions, de celle de leurs poètes et de leurs philosophes.

Dans l'assemblée chrétienne, ils exposaient et développaient les dogmes de la Religion, principalement les mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, la nécessité de la grâce, l'immortalité de l'âme; ils insistaient sur les principes et les maximes de la morale évangélique dont ils faisaient la règle de conduite des Chrétiens.

Ils écrivaient peu, par nécessité, par occasion seulement, et transmettaient leur enseignement de vive voix, comme avait fait Jésus-Christ, formant à son exemple d'autres ministres pour leur succéder, et conserver la doctrine de la foi; c'est ce que saint Paul recommande surtout à Timothée.

Le caractère fondamental de la méthode apostolique a donc été d'être orale et traditionnelle, car le petit nombre de leurs écrits ne s'adressent qu'à une Eglise seule et quelquefois même à une personne seulement; et rien ne prouve qu'ils les destinaient à toutes les Eglises et à tous les siècles. Encore, ont-ils bien soin de nous avertir qu'ils sont loin d'avoir écrit tout ce qu'ils enseignaient; Saint Jean et Saint Paul nous l'assurent en plus d'un endroit. Et ce point est important à retenir, car c'est à cet enseignement oral, à ces dogmes, à ces règlements donnés de vive voix par les Apôtres, qu'il faut rapporter toutes les institutions qui se montreront plus tard en vigueur dans l'Eglise, que les Souverains-Pontifes ne feront que sanctionner et reconnaître comme traditionnels, et à l'établissement desquels on ne peut assigner aucune époque, si l'on ne remonte jusqu'à cette origine apostolique.

Et dans l'interprétation des Ecritures, le sens n'était point livré à l'arbitraire et à l'inspiration de chaque particulier: sans doute dès cette époque il y avait des esprits audacieux, légers et téméraires, qui abusaient des livres sacrés et les tournaient à leur perte et à celle de leurs adeptes. Saint Pierre s'en plaint hautement, preuve que c'était aux yeux du Chef de l'Eglise "Une règle d'entendre les Ecritures d'après l'enseignement commun, ou l'interprétation des premiers pasteurs, et non d'après un sens privé, et d'une manière arbitraire: règle sacrée qu'on ne pouvait violer sans se perdre." (1)

P. J. R.

(La fin au prochain numéro.)

LE CHEMIN DU BONHEUR.

CHAPITRE XI.

A PARIS.

Vingt-quatre heures environ s'étaient écoulées depuis les adieux à la famille de Marseilles, lorsque Albert, le cœur palpitant, descendit de cabriolet à peu près vers le milieu de la rue Duphot. A peine eût-il appris que monsieur Giraud se trouvait chez lui, qu'il s'élança sur l'escalier, laissant la portière se confondre en salutations et lui demander des nouvelles de son voyage. Le jeune homme voulut en finir au plus vite avec la crise fatale, à peu près comme le patient qui présente à l'opérateur

sa mâchoire endolorie et qui s'irrite de le voir choisir ses outils et examiner ses pinces avec une cruelle lenteur. Son coup de sonnette se ressentit de cette précipitation fébrile, car il tira brusquement d'un demi-sommeil l'oncle Giraud qui venait de s'assoupir dans un de ses fauteuils de velours.

— Qui diantre carillonne ainsi? grommela le bonhomme, pendant que la cuisinière introduisait le nouveau venu. Eh! pardieu, c'est mon neveu! Je comprends maintenant..... la joie, la précipitation, le saisissement. Tu pouvais m'écrire, certes, au lieu de me surprendre ainsi. Mais j'oubliais qu'il fallait bien venir à Paris pour tous les achats nécessaires. Eh bien! à quand la noce, mon heureux vainqueur?

— Laissez-moi d'abord vous embrasser, mon oncle; nous causerons tranquillement ensuite.

— Voyez un peu! le modeste jeune homme qui rougit de son bonheur et qui se gêne pour en parler. Et cachotier avec cela, et mystérieux, Dieu me pardonne. Voilà six semaines que je n'ai pas reçu le plus petit mot de correspondance, parce que monsieur veut savourer sa félicité tout à son aise sans perdre son temps à m'en faire part. Mais si tu n'as pas écrit, il faut parler maintenant. Ainsi, expliquons-nous, traitons l'amour et les affaires; et d'abord, pour commencer, dis-moi comment sont les chênes de la Tourmelières et à quelle somme on peut les évaluer?

— Mon oncle, quant à leur valeur, je n'ai guère d'idées précises sur ce point; mais je puis dire qu'ils sont fort beaux, et que quelques-uns arrivent à un mètre et demi de circonférence.

— Hélas! madame Richer me les avait dépeints un peu autrement, mais à la rigueur on peut se contenter de cela. Seulement je m'étonne que tu ne te sois pas donné la peine de prendre des renseignements positifs sur leur valeur relativement aux besoins du pays, à la situation de la propriété. Voilà ce que c'est que d'être jeune et de faire l'amour à l'aveuglette! On agit en véritable étourdi, sans plus penser au solide que je ne pense à la découverte de l'Amérique. Les beaux yeux ne remplissent pourtant pas la poche, mon neveu, il faut encore autre chose avec.

— Mon oncle, dit Albert dont la voix tremblait un peu, car il sentait venir l'instant décisif, je suis peut-être bien coupable, mais non de la manière que vous croyez; en tous cas je réclame votre affectueuse indulgence.

L'ex-fluteur, légèrement inquiet, dressa l'oreille à ce début pathétique, et se plaçant sur le bord de son fauteuil, le buste raide, l'œil sévère, les mains dans les poches de son pantalon, il exprima, par cette pose interrogatoire, son impatience et sa curiosité.

— Je vais tout vous conter en deux mots, mon bon oncle, dit Albert, essayant de plaisanter pour se donner du courage. Ce n'est pas un César victorieux que vous voyez devant vous, ramenant son butin d'amour et de conquête. C'est un pauvre fugitif, honteux de sa mauvaise chance ou de son mauvais goût. J'ai trompé vos espérances, mon cher oncle: j'ai été inhabile à exécuter vos projets. Vous m'aviez dit: va, va, sois vainqueur! je suis allé, j'ai vu et... je n'ai pas vaincu.

— Que signifie tout ce galimatias? Cela veut-il dire qu'on te refuse?

— Non, pas précisément, dit Albert en baissant la tête, on ne me refuse pas, mais... je m'en suis allé.

(1) L'abbé Blanc. Cours d'histoire ecclésiastique.

— Ah !... tu... t'en... est allé ! répéta François Giraud en accentuant chaque syllable avec une majesté sinistre. Et la raison, s'il vous plaît ?

— La raison... (mon oncle écoutez-moi patiemment, je vous prie), la raison, c'est que je ne puis me décider à épouser mademoiselle Richer.

A ces derniers mots, François Giraud se dressa sur ses pieds comme poussé par une batterie électrique et, l'œil chargé d'éclairs, le corps penché en avant, il attendit quelques secondes avant de pouvoir formuler une interrogation nouvelle.

— Tu ne peux pas épouser mademoiselle Richer ? répéta-t-il avec une colère contenue. Je voudrais savoir pourquoi.

— Parce que je ne pourrais pas l'aimer.

— Tu ne pourrais pas l'aimer ? Comprend-on une pareille bêtise ? Une femme de vingt ans qui a cent cinquante hectares, des bois superbes, une belle éducation et un château pardessus le marché ! Pas l'aimer ! Mais...

— Mon oncle, je ne sais pas, j'ai tort sans doute, puisque mes paroles vous irritent, mais je ne puis changer sur ce point.

— Mais que veux-tu donc, triple sot ? Une fille avec des yeux et des colliers de diamants, qui danse comme Talgrioni, qui chante comme un rossignol ! Que te faut-il donc ? Une duchesse, qui sait ? ou une infante d'Espagne, niais que tu es !

— Je reconnais à mademoiselle Olympe toutes les qualités dont vous parlez, et mille autre encore si cela peut vous plaire, répondit Albert un peu irrité. Elle est belle, elle est riche, elle est élégante ; elle chante à ravir et pose admirablement, en un mot, elle est divine, mais telle qu'elle est, je ne l'aime point. Épousez-la, mon oncle, si le cœur vous en dit.

— Et si je l'épousais, mon neveu le philosophe !

— Je dirais : Dieu vous garde ! mon oncle le téméraire. — N'avez-vous pas honte, monsieur, de me faire une pareille réponse, de me lancer de si perfides insinuations ? Mais cela vous tournera mal, je vous le garantis. Que mademoiselle Richer ne s'effraie pas de mes cinquante ans et de ma barbe grise, qu'elle me permette de lui offrir mon bon gros portefeuille, et nous verrons qui de nous deux rira le dernier.

— Mon oncle, je n'insinue rien, dit Albert avec insistance. J'apprécie toutes les qualités de mademoiselle Olympe, voire même l'énormité de sa dot, mais je n'accepterai jamais cette fortune, car, pour la posséder, il faudrait sacrifier mon bonheur.

— Et où voyez-vous votre bonheur, monsieur l'insensé ?

— Dans l'union des cœurs, la sympathie des caractères, dans l'amour pur et confiant qui fait oublier les amertumes, et centuple les joies de l'existence. Croyez-moi, mon oncle, il n'est pas nécessaire, pour être heureux, d'avoir des perdreaux truffés à dîner et d'entendre chaque soir des roulades de Rossini. On peut être fort misérable dans un parc de vingt arpents, plantés de chênes de deux mètres de circonférence. J'ai vu que pour moi du moins, le bonheur n'était pas là. Faut-il que je vous dise où je l'ai trouvé ?

— Dites, monsieur. La découverte doit être des plus intéressantes.

— Eh bien ! je l'ai trouvé dans une vieille maison en ruines, où les pierres des murs s'éroulent, où les ardoises tombent du toit. Il m'attend-là, auprès d'un foyer anti-

que, au milieu d'une famille pieuse et honorée, il me sourit dans les yeux d'une jeune fille qui n'a pas le moindre arpent de terre, pas le plus petit coin de forêt, mais dont la vertu et la beauté ennobliraient des rois.

— Nous y voilà ! s'écria François Giraud. Il ne fallait rien moins que quelque sorte d'amourette pour vous tourner la cervelle au point de vous faire méconnaître vos vrais intérêts et mes sérieuses recommandations.

— Vous vous méprenez, mon oncle. Ce n'est point une amourette que cette conviction forte et enracinée qui me fait voir dans mademoiselle de Marceilles le type de la jeune fille chrétienne, l'idéal de la femme et de la mère. Je ne demande pas à la future compagne de ma vie l'élégance du grand monde, les talents et le brillant de la société. Ces dons-là sont charmants et faits pour remplir les heures futiles des salons, mais ils ne pourraient suffire pour occuper les longs jours passés à deux, près du foyer de famille, souvent dans l'inquiétude ou la douleur. Il me faudra, dans ces jours-là, trouver près de moi un cœur qui batte avec le mien, une âme que s'élève en entraînant la mienne, une voix qui me rende l'espérance et m'apprenne le courage : ce n'est pas en mademoiselle Richer que je trouverai tout cela. O mon oncle, si ma mère, que j'ai tant aimée et que j'ai trop tôt perdue, si elle était là encore pour me protéger et me conduire, voici ce qu'elle me dirait :

“ Albert, ne sacrifie pas au luxe qui éblouit, l'amour “ vrai qui console ; tu veux le calme pour ta vie, la foi “ à ton foyer, la tendresse pour ton cœur ; tu les trou- “ veras loin du monde ; épouse Renée, mon enfant ! ”

— Fort beau, sublime, en vérité, interrompit l'ex-fabriquant avec un éclat de rire ironique. La fiancée de ton cœur, qui est pour le moins une duchesse, si j'en juge par le *de* qui décore son nom, t'a du moins rendu un grand service ; elle t'a enseigné l'éloquence. Cela pourra t'être utile, mon cher, dans ta profession. Le moment est venu d'y débiter, ou d'en choisir une autre, car tu comprends, mon ami, que tu n'as plus qu'à voler de tes propres ailes. Je n'aurai pas fait élever un neveu avec soin, je ne l'aurai pas lancé dans le beau monde, à grands renforts d'écus, pour qu'il vienne aujourd'hui me faire de ses coups de tête et m'assommer de sa morale, et que je doive le supporter patiemment. On a toujours su compter dans notre famille, monsieur, on ne s'est jamais payé de belles raisons, attendu que les grandes phrases n'ont pas cours à la Bourse. Les Giraud estiment les choses solides ; les bonnes terres au soleil, les napoléons bien frappés, les bons sur le trésor, mais si vous préférez la viande creuse, les grands mots et les beaux yeux d'une comtesse nichée dans quelque trou de hibou, vous en êtes parfaitement libre. Seulement je m'en lave les mains. Je n'ai jamais rencontré parmi les miens de fou, ni d'imbécile. S'il s'en trouve un par hasard, je le chasse et je le déshérite. Allez, monsieur !

Et le père Giraud termina son apostrophe par un geste d'une éloquence significative. Après quoi, il tourna sur ses talons et rentra dans sa chambre à coucher. Albert, resté seul, redescendit tristement l'escalier et se dirigea à pas lents vers son ancien logement de garçon.

CHAPITRE XII

LES JOURS D'ÉPREUVES.

Rentré chez lui, Albert Maucroix se prit à examiner d'un œil dédaigneux et triste tous les brimborions de

luxu, souvenir de sa vie passée, dont il lui fallait se séparer maintenant. "Tout cela me servira au moins, pensa-t-il, à me faire vivre pendant les premiers mois de recherches et de misère. Ne perdons pas courage; jetons hardiment par-dessus le bord, dans ce naufrage de ma fortune, tous ces colifichets inutiles, pour que le vaisseau, délivré de son lest, reprenne légèrement sa course sur les vagues. A la mer, tous les bibelots: les pipes d'écume, les nécessaires de toilettes, les armes de luxe: au Temple, les paletots de Dusautoy! à l'hôtel des commissaires priseurs, les statuettes de Dantan et les albums de Gavarni! "Et le jeune homme fit comme il le disait, avec autant de célérité que de courage. Ne se réservant qu'un peu de linge, quelques livres et ses vêtements les plus modestes, il expédia prestement tous ses meubles superflus vers leurs nouvelles destinations. Seulement cette vente courageuse ne produisit pas de fort brillants résultats. Tout ce luxe évanoui ne rapporta pas quinze cents francs. Pour le moment la somme était précieuse, mais le travail n'en était pas moins nécessaire. Albert le sentait et se promit bien de ne pas l'oublier.

Mais son premier soin fut d'écrire au vicomte de Marceles. Sa lettre était assez courte, mais très-significative; elle ne contenait guère que ces mots: Monsieur le vicomte,

"Mon oncle, comme je m'y attendais, est fort irrité contre moi. Non seulement sa fortune m'est enlevée, mais sa porte même m'est interdite. Ne vous affligez pas trop pourtant, ni vous, ni ma Renée chérie, dans les yeux de laquelle je crois voir briller des larmes. La fureur de mon oncle ne sera peut-être pas éternelle; qui sait ce que le sort nous apportera? Vous rappelez-vous, monsieur le vicomte, ce que vous me disiez la veille de mon départ: "L'avenir sera ce que vous l'aurez fait." "Eh bien! soyez sans crainte; je le ferai beau, brillant et assuré, parce que je travaille pour ma Renée que j'aime, et que, rien qu'en pensant à elle, la foi m'inspire et l'espoir me sourit.

"Je me suis débarrassé déjà de tout le luxe de ma vie passée; maintenant, je vais chercher du travail pour avoir du pain d'abord, et plus tard l'aisance, la fortune peut-être. Si le succès dépend de la persévérance, de l'activité, de l'audace, croyez-en moi, monsieur; Renée, envoyez-moi un sourire. Je serai homme alors et je réussirai!"

Puis Albert se prit à réfléchir au genre de profession qu'il convenait d'embrasser. Il s'avouait avec découragement qu'il n'était préparé à aucune. Il possédait bien, à la vérité, son diplôme d'avocat. Mais ce n'était pas là une grande affaire. Il avait une idée générale des articles du code, et des principales dispositions de la loi, mais s'était-il jamais astreint à l'étude approfondie des mille détails de la procédure, lui dont l'esprit rêveur et nonchalant semblait si peu créé pour la science patiente et minutieuse des Cujas et des d'Aguesseau? Pourtant ce diplôme était un titre; il y avait un premier pas de fait sur une route où il fallait entrer résolument et marcher sans perdre haleine.

"Soyons avocat, se dit Albert courageusement. Entrons dans le monde des procédures civiles et criminelles. Résignons-nous à parler saisie, arrêt, contravention, dommages et intérêts, remise à huitaine. Un jour j'endosserai la longue robe et la toque carrée, et je tâcherai de les porter le plus convenablement possible.

Mais viennent quelques causes profitables et un bon mois de vacances judiciaires à passer en Poitou! Mon ancienne gaieté se retrouvera bien vite, et je jetterai, ma foi! mon bonnet par-dessus... les girouettes!"

Le jeune homme se mit donc courageusement à l'œuvre. Il loua une modeste chambre sur la rive gauche, y rassembla les ouvrages nécessaires à ses nouvelles études et devint un visiteur assidu des salles du Palais-de-Justice. Mais il lui fallait encore un guide pour l'éclairer, le conduire, et, au besoin, le mettre en avant. Il pensa alors à un vieil avoué qui faisait jadis les affaires de son oncle. C'était un bonhomme jauni comme ses dossiers, poudreux comme ses cartons, incrusté dans les casiers de son étude, serré et vigilant en affaires, mais qui pouvait au besoin rendre un service ou donner un bon conseil. L'amour-propre disait bien à Albert qu'il était dur d'entrer l'air sombre et le chapeau bas dans cette étude où il apparaissait jadis en gants glacés et bottes vernies, mais Albert dit à l'amour-propre qu'il eût à le laisser en paix, et s'en alla affronter les regards narquois et les mines étonnées des clercs de l'étude, aussi bravement que s'il eût marché à l'assaut d'une redoute, en tête d'une compagnie de chasseurs de Vincennes. Aussi son courage se trouva récompensé: "Mon garçon, lui dit le bonhomme Floquet après qu'il eût écouté le récit de ses aventures, vous voulez devenir avocat, c'est fort bien: vous avez votre diplôme, c'est incontestable, mais je dois vous avouer que vous ne savez pas le premier mot du métier. Si vous pouvez vous résigner à endosser des bouts de manches de lustrines et à venir tous les jours pendant un an déchiffrer et gribouiller des masses de dossiers, en prenant avec cela du goût pour toutes les roueries de la procédure, il est possible qu'au bout d'un certain temps, vous ayez une certaine idée des affaires. Et alors, ma foi! s'il se présente quelques petites causes bien nettes, où l'on ne soit pas fort généreux en honoraires et où l'on n'ait pas peur de prendre un commençant, je pourrai penser à vous."

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

Pendant bien des jours on put craindre pour Édouard. Sa santé si faible semblait avoir été trop violemment ébranlée par l'émotion qu'il avait éprouvée. Il allait comme d'habitude en pension, mais n'avait aucun goût au travail. Le soir, lorsqu'il rentrait, il s'asseyait pensif sur le seuil du magasin, restait silencieux sans paraître s'intéresser à rien. Ses camarades, le voyant si triste et si languissant, en avaient pitié et essayaient de l'entraîner pour partager leurs jeux. Jamais ils n'y réussissaient, et pourtant l'ennui le dévorait. Sa mère l'avait rudoyé d'abord, puis l'avait laissé faire. Souvent, à la dérobée, elle jetait un rapide coup-d'œil vers l'enfant immobile, elle sentait naître des inquiétudes; mais elle les dissimulait, surtout à son mari, qui, lui non plus, n'était pas rassuré lorsqu'il regardait le visage pâle et amaigri de son fils.

Les jours de congé, Édouard aimait à errer dans la campagne. Sa faiblesse l'empêchait d'aller bien loin. Pourtant, une fois, il arriva jusqu'à la propriété de l'ar-

mateur. Il savait que Marthe était là. Il s'assit par terre et regarda à travers les grilles : il espérait apercevoir sa cousine. Tout d'un coup il tressaillit. Le sang reflua violemment de son cœur à son visage. Il venait d'entendre une voix bien connue. Marthe, en effet, accourut en sautant et en riant. Édouard eut peine à la reconnaître dans l'élégant costume qu'elle portait. Il l'appela. La petite fille, étonnée d'abord, poussa un cri de joie et de surprise en voyant Édouard.

— Tu viens pour jouer avec moi, n'est-ce pas ? disait-elle : que je suis contente ! nous allons nous promener dans le parc ; tu verras comme c'est beau : tu ne voudras plus partir ; entre donc.

— Mais la grille est fermée, dit Édouard en la secouant avec impatience. Ah ! si elle était ouverte, je te prendrais par la main, et puis nous nous en irions bien vite. Tu voudrais bien revenir avec moi, n'est-ce pas ?

Elle fit un geste négatif.

— Ici, dit-elle, on est si bien ! J'ai de belles robes... Je ne suis jamais grondée : ma nouvelle maman ne veut pas qu'on me fasse pleurer. Toujours on me caresse.

— Mais tu dois t'ennuyer ?

— Oh ! non : j'ai de gentils petits camarades qui viennent jouer avec moi. Ils sont tous bien riches, bien plus que toi.

— Tu ne me regrettes pas alors ?

— Quelquefois, mais pas bien souvent.

— Tu m'as oublié déjà ? dit-il avec tristesse. Je ne l'aurais pas cru. Moi je t'aime bien encore, va ! Mais pourtant, à présent je ne voudrais pas que tu reviennes à la maison, puisque tu es mieux dans celle-ci. Je suis bien content de t'avoir vue. Adieu !

En ce moment on appela Marthe. Les deux enfants se dirent adieu. Marthe s'éloigna. Édouard la suivit longtemps des yeux, puis il soupira profondément quand les rires joyeux de la petite fille vinrent résonner à ses oreilles et lui prouvèrent bien quelle ne souffrait aucunement de la séparation.

Les années passèrent. De temps en temps, une lettre de M. Derlac venait donner des nouvelles de Marthe à ses parents.

Jamais Édouard n'avait revu sa cousine.

La famille Derlac avait eu soin d'établir une ligne de démarcation bien tranchée. Pour éviter même une rencontre, le château n'était plus habité par l'armateur.

Souvent, dans ses promenades solitaires, Édouard avait encore dirigé ses pas de ce côté. Il regardait les fenêtres fermées et il soupirait, en songeant à sa petite compagne. Mais le souvenir n'est pas éternel, surtout dans un cœur d'enfant.

La pensée de Marthe, douloureuse pendant longtemps, s'était affaiblie. Édouard avait surmonté sa tristesse malade, et l'écolier gauche et timide était devenu un gai et joyeux adolescent. Plein d'intelligence, il avait bien mis à profit les leçons de ses maîtres. Grâce à l'armateur, qui avait fidèlement tenu sa promesse, le marchand avait pu faire donner à son fils une brillante éducation.

Édouard hésitait encore pour le choix d'une carrière, lorsqu'une lettre de M. Derlac vint mettre le comble à son incertitude. L'armateur lui offrait place dans ses bureaux.

Le jeune homme fut d'abord tenté de refuser ; mais pressé par les instances de sa mère, il se décida enfin à partir. Il allait avoir vingt ans.

A son arrivée à Bordeaux, Édouard se présenta chez l'armateur, qui l'accueillit assez froidement. M. Derlac l'examina silencieusement et si longtemps, que le jeune homme sentit un mouvement de colère, d'être ainsi toisé de la tête aux pieds. L'examen dut lui être favorable, car un faible sourire éclaira le visage de l'armateur. Il indiqua du doigt un siège à Édouard, qui jusqu'alors s'était tenu debout, fort embarrassé de sa contenance.

— Écoutez, mon ami, lui dit M. Derlac. Je vais vous parler franchement. Je vous ai appelé ici parce que j'étais bien aise de vous connaître. J'ai eu de très-bons rapports sur vous. Aussi avais-je de vagues projets pour votre avenir ; Vous me plaisez.

Édouard s'inclina.

L'armateur reprit.

— Une espèce de lien unit ma famille à la vôtre. Je ne peux pas oublier que notre chère fille adoptive est votre cousin. Je sais que jadis vous avez bien souffert et que vous nous en avez voulu de vous l'avoir prise. Aussi me suis-je toujours regardé un peu comme votre débiteur. En vous aidant aujourd'hui à faire votre carrière, j'acquitterai ma dette. Tâchez de profiter des occasions qui vous seront offertes pour faire votre chemin. Vous êtes jeune, intelligent ; je crois que vous parviendrez. J'aurais désiré pouvoir vous admettre dans notre intimité, mais ma femme est exclusive dans ses choix : jamais mes employés subalternes ne sont reçus chez elle. Cependant, comme je conçois votre désir de revoir Marthe, je vous engage à assister ce soir à une réunion dansante que nous donnons pour sa fête. Je compte sur votre discrétion vis-à-vis d'elle. Il est tout à fait inutile qu'elle sache encore qui vous êtes. Plus tard, nous verrons.

Les paroles de l'armateur blessaient Édouard, sa fierté se révoltait du ton protecteur de l'homme riche. " Je parviendrai bien sans lui, " pensait-il. Mais la curiosité de revoir Marthe et la reconnaissance qu'il éprouvait au fond du cœur pour la conduite de M. Derlac, vainquirent ses susceptibilités. Il accepta l'invitation.

Lorsqu'il entra dans le salon, il éprouva d'abord un sentiment de malaise. Le luxe répandu partout, et auquel il était si peu accoutumé, l'éblouissait. Il se tenait à l'écart, lorsque l'armateur l'aperçut. Il vint à lui et le conduisit à sa femme. M^{me} Derlac, prévenue d'avance par son mari, se montra assez gracieuse.

Marthe n'était pas avec elle ; un instant après elle entra, appuyée sur le bras de son père adoptif.

Elle avait bien toujours son gracieux visage d'enfant, quoiqu'elle fût déjà presque une jeune fille. Elle traversa le salon, toute rougissante des murmures flatteurs qui bourdonnaient à ses oreilles, et vint prendre place au centre d'un groupe de jolies danseuses.

Édouard ne la quittait pas des yeux. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Il eût donné bien des choses pour pouvoir aller à elle, l'embrasser comme une sœur et lui rappeler ces mille petits souvenirs d'enfance qui se réveillaient en foule en sa présence. Mais il avait promis à M. Derlac d'être vis-à-vis de Marthe comme un étranger, et il voulait tenir sa parole. Pourtant, comme il eût été fier d'oser proclamer bien haut sa parenté ! Jamais il n'avait rien rêvé d'aussi accompli que sa cousine. Debout dans un coin du salon, il l'admirait de tout son cœur.

Marthe était déjà le point de mire de bien des mères

ayant des fils à marier. Tous les jeunes gens réunis pour cette fête se pressaient autour d'elle. C'était à grand peine qu'elle parvenait à inscrire les invitations qui lui étaient faites. Édouard n'enviait à tous ces élégants qu'une seule chose : l'aplomb que leur donnait leur position sociale. Ses oreilles étaient assourdies par le bruit des conversations, roulant toutes sur les transactions commerciales, les opérations financières. Jamais il n'avait tant entendu parler de hausse et de baisse. On ne comptait que par millions. M. Derlac était à la tête de l'aristocratie d'argent de Bordeaux. Ses salons réunissaient ce soir-là l'élite du haut commerce.

Marthe avait été élevée dans ce monde-là. Sans doute, pour elle aussi, le mérite devait s'évaluer d'après la fortune. Édouard pensait ces choses et pourtant il se rapprocha de sa cousine.

— Je suis un sot, se dit-il, pourquoi ne lui parlerais-je pas comme font les autres ? Je l'inviterai, quand ce ne serait que pour entendre sa voix.

Les danses avaient cessé un instant. Entourée de plusieurs jeunes filles, Marthe riait et chuchotait avec elles, en passant sans doute en revue tout le personnel du salon.

— Ah ! il a quitté son coin, dit une voix railleuse. Marthe, votre adorateur muet est parti.

— Que vous êtes fatigante ! répondit celle-ci. Laissez ce pauvre garçon m'admirer si cela l'amuse. Il faudra que je sache qui c'est. J'ai vu mon père lui parler.

— Si vous le voyez, ma chère, vous pourrez lui insinuer que ses souliers sont trop pointus et que sa cravate n'a pas la moindre élégance. Je suis sûre que c'est un habitant des Îles Marquises, qui s'est fait habiller par un tailleur de village.

Un éclat de rire général du groupe récompensa la jeune fille de sa sortie moqueuse.

Édouard avait compris qu'on parlait de lui. Il ne recula pas cependant ; et lorsque Marthe retira son échantillon de dessus son visage, elle le vit debout devant elle. Sûre qu'il avait tout entendu, elle rougit jusqu'aux tempes. Il fit son invitation.

Dans toute autre occasion, Marthe eût refusé ; alors elle ne l'osa pas. Elle espérait, par cet acte de condescendance, faire oublier à l'étranger les railleries qu'on s'était permises sur son compte. Elle accepta donc une contredanse.

En dansant, ils n'échangèrent que des phrases banales. Édouard ne savait que dire, de peur de se trahir. Marthe avait peine à réprimer un sourire railleur, en voyant cet embarras dont elle ne soupçonnait guère la cause. Le jeune homme s'étonnait de l'assurance de ses manières : tout chez elle annonçait l'habitude du monde.

Il la trouva fière et dédaigneuse. Il lui fit remarquer une jeune fille qui ne dansait presque jamais et dont le joli visage paraissait tout triste.

— Pourquoi ses parents s'obstinent-ils à la mener dans une société qui n'est pas la leur ? avait elle répondu en relevant sa lèvre. Mon père les a engagés par complaisance ; ce sont des détaillants.

Elle prononça ces derniers mots presque avec mépris.

Édouard eut peine à retenir une phrase qui eût vivement blessé son orgueilleuse cousine. Qu'aurait-elle dit s'il lui avait brusquement rappelé son obscure origine ? Aurait-elle voulu croire que son père, à elle, était un petit mercier de village ?

— A quoi bon l'affliger ? pensa-il. Est-ce sa faute si elle

a été mal élevée, si on a tout fait pour lui faire oublier qui elle est ? Seulement je me tiendrai à l'écart. Il est bien inutile de revendiquer mon titre de cousin. Je serais probablement fort mal accueilli.

La contredanse finie, il reconduisit Marthe à sa place et quitta le salon, bien décidé à n'y rentrer que lorsque sa position lui donnerait le droit de traiter d'égal à égal avec tous ces riches parvenus.

Mais cette soirée lui inocula presque la fièvre d'argent. Rentré dans sa petite chambre, il forma mille plans : il croyait de bonne foi que la richesse seule pourrait lui donner le bonheur.

« Comme tous ces gens-là ont l'air heureux ! » se répétait-il sans cesse.

Alors lui revint le projet qu'il avait formé souvent. Un de ses oncles était allé tenter la fortune à la Nouvelle-Orléans. Pourquoi n'irait-il pas le rejoindre ?

Il est rare, dans le Gers, de trouver une famille dont quelques membres n'aient été en Amérique. Ceux qui reviennent riches tournent la tête aux autres.

Édouard résolut de s'expatrier aussi. Ses parents ne s'y opposeraient pas, au contraire. Pour eux, le but unique de la vie était de s'enrichir ; l'affection venait en seconde ligne.

Que de châteaux se bâtirent cette nuit-là dans la cervelle enfiévré du jeune homme !

Le lendemain il était plus calme. Il prit possession de son poste chez M. Derlac, et bientôt il fut signalé comme un des meilleurs employés.

D'un caractère aimant et généreux, il se lia vite avec ses camarades et s'en fit des amis. Sans renoncer à l'ambition de faire fortune, il ajournait son départ et ne se trouvait pas à plaindre.

Interrogé par M. Derlac sur l'impression qu'il avait reçue en voyant sa cousine, il ne lui dissimula rien.

— Elle n'est plus de notre monde, dit-il à l'armateur. J'aime mieux qu'elle ignore mon existence que de la voir rougir de notre parenté. En vous la donnant, mes parents ont brisé les liens qui nous unissaient. Elle est heureuse : cela doit nous suffire. Si, dans l'avenir, le sort nous rapproche, j'espère qu'elle me saura gré de ma délicatesse.

— Vous êtes un brave jeune homme, répondit l'armateur en lui tendant la main. Ma femme, je vous l'avouerai, craignait beaucoup votre arrivée ici. Dès le premier coup-d'œil, je vous ai jugé. Vous êtes fier. J'étais sûr que vous comprendriez notre position. Je désire plus vivement que jamais que vous réussissiez...

— Alors vous me permettez d'oser m'appeler le cousin de votre fille adoptive ? dit-il avec un peu d'ironie. Il est peu probable que de si tôt j'aie un rang dans le monde. Mais, soyez tranquille, Monsieur ; mon orgueil, autant que le vôtre, saura garder notre secret.

Il ne revit Marthe qu'à la dérobée. Lorsque ces dames allaient sortir, les commis se précipitaient aux fenêtres pour tâcher de les apercevoir au moment où elles montaient dans leur brillant équipage. C'était avec un certain orgueil qu'Édouard écoutait les exclamations admiratives que provoquait la beauté de sa cousine. Il n'avait pourtant pour elle que les sentiments affectueux d'un frère aîné.

Il y avait près d'une année qu'Édouard était à Bordeaux, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de son père. Le marchand avait été emporté si brusquement qu'on n'avait pas eu le temps d'avertir son fils. Il fallut

partit. M. Derlac accorda au jeune homme tout le temps nécessaire pour régler les affaires de famille.

— Surtout n'allez pas rester à-bas, lui dit-il. J'en serais très-contrarié : car, je vous l'avoue en toute franchise, j'y perdrais plus que vous.

Édouard trouva sa mère telle qu'il l'avait toujours connue : elle pleurait son mari, tout en s'occupant beaucoup des intérêts matériels, qui lui tenaient fort à cœur.

La succession n'était pourtant pas difficile à débrouiller, mais la femme du marchand voulait que sa part à elle fût bien distincte de celle de son fils. Elle insistait pour faire le partage, malgré les réclamations d'Édouard, qui ne comprenait pas pourquoi les choses devaient être différemment que du temps de son père.

A toutes ses observations sa mère répondait :

— Si tu viens à te marier, je ne veux pas que ta femme soit maîtresse chez moi. J'ai eu une dot, je veux en jouir.

Ces discussions causaient une amère tristesse au jeune homme.

— C'est étonnant, pensait-il, ma mère défend ses droits comme si je n'étais pas son fils. En ce moment-ci, ses idées devraient-elles être uniquement portées sur ces misérables questions d'argent ? Du petit au grand, c'est donc partout la même chose ?

Pour faire cesser tout débat, Édouard passa un acte par lequel il abandonnait à sa mère, sa vie durant, ce qui lui revenait de son père.

— Ce que je gagne est plus que suffisant pour moi, lui dit-il. Nous éviterons ainsi un odieux partage.

Elle ne comprit guère cette délicatesse, trouva son fils bizarre et original, mais accepta avec joie.

Elle devait continuer son commerce, Édouard refusa de se mettre à la tête de la maison. Il n'avait aucun goût pour auner et vendre des étoffes. D'ailleurs, sa position chez M. Derlac tendait à s'améliorer. Un bel avenir s'ouvrait devant lui.

Il y avait six mois qu'il avait quitté son poste, lorsqu'il revint en prendre possession. On l'accueillit avec grande joie dans les bureaux.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-il.

— Devinez-la, répondit-on en chœur. C'est la plus extraordinaire, la plus mirobolante, la plus étonnante.

— Voyons, au fait, dit-il en riant.

— Eh bien ! mon cher, le patron est au moment d'avoir un héritier. On fait des préparatifs incroyables pour l'arrivée de ce personnage ; si vous voyez M. Derlac, il est jubilant. Qui ne doit pas l'être autant, c'est M^{lle} Marthe. Eh ! eh ! il va falloir rabattre de ses prétentions. Elle est assez jolie fille pour n'avoir pas besoin de tant d'argent. Mais tout de même c'est un peu dur, quand on a compté sur le tout, de n'avoir plus qu'une fraction.

Édouard ne riait plus. Il se demandait ce qu'allait devenir Marthe. Mais ses craintes ne furent pas de longue durée. Lorsqu'il revit l'armateur, celui-ci lui dit en lui serrant la main :

— Nous avons un enfant, nous en aurons deux. Marthe sera toujours regardée comme notre fille aînée.

Une affreuse catastrophe vint bientôt changer la situation. L'armateur fut tué par l'imprudence d'un de ses amis dans une grande partie de chasse.

Ce coup terrible brisa M^{me} Derlac. Pendant quelques mois, elle languit encore, ayant à peine sa raison, mit

au monde un petit être bien chétif, et s'éteignit dans les bras de Marthe, dont le désespoir était effrayant.

Les parents de la famille Derlac accoururent aussitôt. Des tuteurs furent nommés à l'orphelin. Puis on chercha dans les papiers du défunt, pour connaître ses intentions au sujet de sa fille adoptive. Hélas ! il n'avait pas prévu que la mort le saisirait si brusquement. Longtemps il avait cru que Marthe serait seule pour hériter de la plus grande partie de sa fortune. Ses espérances d'avoir un enfant à lui avaient nécessairement modifié ses intentions. Mais il avait manifesté bien des fois sa résolution de doter largement la jeune fille, de continuer à lui servir de père. Malheureusement, ce projet n'était stipulé nulle part.

Les parents, qui avaient vu d'un très-mauvais oeil l'adoption de cette étrangère, ne se sentirent alors aucune compassion pour elle.

Et pourtant elle était bien à plaindre, la malheureuse enfant ! Elevée avec tous les raffinements du luxe, les privations devaient lui être nécessairement bien plus pénibles. Son éducation lui avait créé tant de besoins factices.

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)

Le Mois de Marie Désolée.

Aux approches du carême, nous recommandons à nos lecteurs l'opuscule intitulé : *Mois de Marie Désolée*, qui renferme une suite d'exercices pour les 31 jours qui s'écoulent depuis le mercredi après le premier dimanche du carême jusqu'au vendredi de la Passion, fête de Notre-Dame de Pitié. Les fidèles pourront se procurer ce petit manuel à peu de frais, et ils y trouveront un moyen sûr et facile de sanctifier le temps du carême, en s'unissant aux dispositions intérieures de Notre-Dame de Pitié. Ce petit opuscule est en vente au parloir des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, rue St. Jean-Baptiste.

— Nous accusons réception des publications suivantes :

Tableaux du commerce et de la navigation de la province du Canada pour l'année fiscale expirée le 30 juin 1865, compilés d'après des documents certains ; présentés aux chambres du Parlement par ordre de Son Excellence.

A. T. GALT,
Ministre des Finances.

Rapport du Bureau des Inspecteurs d'asiles, prisons, etc., pour l'année 1864.

Discours prononcés à St. Roch de Québec, au Tri-duum de la société de St. Vincent de Paul, les 11, 12 et 13 décembre 1865, par M. l'abbé Antoine Racine.